

LA RÉPUBLIQUE

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

H. BEAUGRAND, Rédacteur-Editeur.

SAINT LOUIS, MO., SAMEDI 28 OCTOBRE 1876.

Volume I. No. VIII

Le numéro, 10 Cents.

ADMINISTRATION.

« La République »

Paraît tous les samedis.
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.
Le frais de port sont à la charge de l'éditeur-proprétaire.
L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne faisons jamais exception à cette règle.

Abonnement.
Un an \$4.00
Trois mois 1.00
Le numéro 10 cents.
Invariablement payable d'avance.

BUREAUX DU JOURNAL
520 Pine Street.

ANNONCES.

Une insertion dix lignes ou moins : \$1.00
Dix cents la ligne première insertion et cinq cents la ligne pour chaque insertion subséquente. Payable d'avance. Une remise libérale sera faite pour les annonces à long terme.

Toutes Correspondances, lettres d'affaires, lettres chargées, communications, etc., devront être adressées à

H. Beaugrand,
Rédacteur-Editeur,
« La République »
St. Louis, Mo.

ST. LOUIS.

CONSULAT DE FRANCE.—Emile Karst, agent consulaire; bureau, 411 Nord 3e.

CONSULAT SUISSE.—C. F. Mathey, chez Mermol, Jacard & Co, 4e et Locust.

LOGE MAYONNIQUE.—Orient Français No. 167; réunions les 1er et 3e mercredi de chaque mois à 8 h. du soir, 13 N. 3e; Vénéral, J. A. Schultz; secrétaire, Ed. Bobe, 410, Nord 3e.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BIENFAISANCE.—Réunions du conseil d'administration, le 1er mardi de chaque mois, 411 N. 3e; président, Gustave Pierré; 1er vice-président, Jacquemin; 2e vice-président, G. Biston; trésorier, Emile Karst; secrétaire archi-viste, J. J. Morand; secrétaire-comptable, Ed. Bobe; directeur, Wm. Surbled; commissaires: F. M. Allemand, John Bonnet, M. J. Darcel, H. Verdier, L. Boulanger.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'AIDE MUTUELLE.—Réunions, le dimanche 15 ou le dimanche après le 15 de chaque mois à 2 heures de l'après-midi, rue Market 1014; président, Jules Bellin; 1er vice-président, Louis Gahard; 2e vice-président, Antoine Ratti; secrétaire-archiviste, Jos. A. Droz; secrétaire-correspondant, Ami E. Adlor; trésorier, A. Cabrilla; secrétaire des finances, Ed. Bobe. Cette société fait partie de l'Union Générale des Sociétés Françaises de Secours Mutuels aux États-Unis d'Amérique.

LE BUREAU CENTRAL de l'Union Générale pour les années 1876 et 1877 est à St. Louis; président, J. Willomby; secrétaire, P. Luckner; care of M. V. T. Co.; secrétaire-adjoint, Louis Fortel.—Assurance mutuelle sur la vie de toutes les sociétés faisant partie de l'Union sous le contrôle du Bureau Central.

SOCIÉTÉ ALSACIENNE ET LORRAINE.—Réunions le 15 de chaque mois chez M. Besançon, 927 Christy Avenue; président, F. Jacquemin; vice-présidents Jules Bellin et M. J. Darcel; secrétaire, Philippe Luckner; assistant-secrétaire, Joseph Fleig; trésorier, J. P. Besançon; vice-trésorier, Louis Vetter.

CERCLE PHILARMONIQUE FRANÇAIS.—Réunions le 3e vendredi de chaque mois, chez M. C. Claude, 201 S. Main; président, J. A. Schultz; trésorier, F. M. Allemand; secrétaire, Raoul Dubois; régisseur, Emile Boulanger.

Chronique Parisienne.

(Correspondance particulière de « La République »)

Paris, 6 octobre 1876.

SOMMAIRE.

La suppression de la loterie et les tripiots clandestins.—Moralisation de l'immoralité.—Les Gress.—Chasse aux tripiots.—Arrachez cette mauvaise herbe, elle repousse.—Le jeu dans les salons.—Comment on remplace la roulette.—Les courses arrivées à Méry.—La réponse du joueur converti.—Un sermon perdu.—Il tont un converti.—Le sergent de ville.—Pourquoi les choristes femmes disparaissent.—En France, tout finit par des jous.—Le cri-cri.—L'onomatopée matérialisée.—L'invasion du cri-cri.—La cervelle des Parisiens.

Depuis le jour où, sous le règne de Louis-Philippe, une loi a aboli la loterie en France et fermé les maisons de jeu dans Paris, on joue partout, dans les Salons, dans les cafés, dans les Tripiots clandestins. Les cercles ne sont plus de vastes maisons de jeu où toutes les nuits, des fortunes s'englouissent.

Autrefois, au moins, il y avait un contrôle. L'administration, la ferme des jeux, gagnait à coup sûr, mais dans des proportions déterminées à l'avance. Ses chances étaient connues de tous les joueurs, mais il y avait au moins cette moralité dans l'imoralité, que personne ne pouvait tromper, arranger les cartes, tricher en un mot.

Aujourd'hui, c'est bien différent; des gress, experts dans l'art de faire tourner la chance en leur faveur, s'introduisent dans les salons, et rançonnent les naïfs.—On en prend un, il en reste cent qui dépeuplent impunément des fils de famille. Que dis-je? Les pères de famille eux-mêmes sont les plus ardents autour du tapis vert. C'est là un fait d'observation générale. Les joueurs se rencontrent principalement parmi les hommes d'un âge mûr, et qui ont des charges et des devoirs de famille.

Le jeu—depuis que les jeux publics sont prohibés—s'est abattu comme un fléau sur la société française, et chaque jour on annonce des scandales, des désastres, des fins tragiques qui, hélas! ne corrigent personne.

On a beau faire la chasse aux tripiots clandestins, on a beau arrêter et condamner les chefs d'établissements publics qui laissent jouer, il en renaît, il en repousse partout.

C'est comme ces mauvaises herbes, qu'on a beau arracher et qui repoussent sans cesse, au grand détriment du propriétaire du champ.

D'ailleurs comment sévir dans les cercles, et surtout dans les maisons particulières?

Un jeune homme du meilleur monde donne un bal, une soirée. Tout le monde ne danse pas; on ne danse plus en France! Il faut bien passer le temps.

Quelques vieillards organisent un whist, tranquille, placide, à quelques centaines la fiche. Rien de plus honnête, de plus bourgeois. A côté, une autre table de jeu se monte. Autour de deux joutes d'écarts, se groupe tout un monde de parieurs. Les enjeux grossissent, l'or s'amoncèle sur la table, de chaque côté, et il est bien rare qu'il ne soit pas parvenu à se glisser dans les maisons les plus honnêtes, des joueurs de profession, des gress.

Comment pénètrent-ils? Qui les présente? Mystère. Les relations du monde se nouent et se dénouent si vite à Paris!

La roulette et le trente-et-quarante étant prohibés dans les villes d'eau, on s'ingénie pour les remplacer.

Ainsi dans toutes les villes à la mode, comme stations balnéaires en France, on avait inauguré les courses de Salon. On engageait des paris sur de petits chevaux de carton, qu'un mouvement d'horlogerie fait courir sur une table munie de rails, affectant une forme circulaire. Ce jeu de hasard a obtenu un succès ton. Beaucoup de gens s'y sont ruinés.

Une circulaire ministérielle vient de prohiber les courses de Salon.

A quoi bon? Le jeu de hasard reparait sous une autre forme. Toutes les meilleures repressions sont impuissantes à déraciner ce vice.

On ne peut l'extirper. Mieux vaudrait le régler. S'il est impossible d'empêcher les gens d'être les victimes de leurs propres passions, il est tout au moins possible de les garantir, en partie, contre les pièges des filous, des joueurs de profession, des gress.

Est-ce qu'on convertit les joueurs? Méry a fait un jour l'expérience du contraire.

Il y avait à Marseille, il y a quelque vingt ans, huit ou dix jeunes gens qui se réunissaient à la salle X..., et qui, après souper, jouaient assez gros jeu.

Un soir, ils invitèrent Méry à souper, espérant un de ces bons récits que l'auteur d'Heva faisait si bien.

Le souper fut très gai. Méry, suivant son habitude, était étonné. Les vins étaient fins, les mets exquis.

Le repas terminé, on passa au tapis vert, et la partie, commencée assez salement, devint tout-à-fait dangereuse. Il était quatre heures du matin, l'heure où l'on jette les louis sur le tapis, tout comme on jeterait des haricots.

Tout-à-coup, éclata un orage épouvantable. Les éclairs font pâlir les lampes du salon et verdir les visages terrifiés des joueurs. Le tonnerre gronde. La maison tremble, et ceux qui riaient un instant avant, sont plus réchabliés, tantôt en bergère, tantôt en dame de cour, tantôt en file du peuple, selon les besoins de la pièce.

Le blanc, le rouge et le coiffeur sont à leurs frais!

«Jeunes gens, c'est le ciel qui vous parle. Ce n'est pas la tonnerre, qui gronde, c'est Dieu. Dieu, qui vous a comblés des dons de la jeunesse et de la fortune; Dieu, qui a fait de vous des heureux du jour, et que vous offensez. Ah! ne dites pas non! Jouez, c'est fêter le créateur; demander quelque chose au hasard, n'est-ce pas insulter celui qui vous a tout donné?»

Les jeunes gens, surpris, regardaient leur vieil ami, qui venait de perdre l'argent qu'il avait sur lui en rien beaucoup. D'abord, ils avaient crû à une plaisanterie; mais en voyant Méry menaçant, indigné, le regard en feu, ils inclinèrent la tête, et les plus cuirassés ne purent s'empêcher de frissonner.

Méry continua: «Ah! croyez-moi, le jeu est le vice le plus ignoble qui soit au monde; il suppose l'appât au gain, il entraîne à la mauvaise foi, il enduret le cœur, puis on le joue et ne peut avoir de joie qu'au détriment d'autrui. Il conduit à tous les mensonges, à toutes les lâchetés, à toutes les bassesses. Ah! ne croyez pas que je vous veuille faire une morale stérile, en un discours mal venu. Ah! mes enfants, ce n'est pas cela. Je me

lève au milieu de vous et je vous crie: Ne faites point ce que j'ai fait. Ce n'est pas vous que j'accuse, c'est le jeu.

Regardez-moi, je vous prie; le jeu m'a tout pris. Il m'a pris ma jeunesse, ma santé, ma gloire, ma fortune. Tenez, s'écria-t-il en s'animaient, il m'a pris mes cheveux, il a semé des rides sur mon visage, il m'a creusé les joues. Voici les trous, vous pouvez toucher, comme St. Thomas. Tenez, tenez, regardez, il m'a pris jusqu'à mes dents; il ne m'en reste plus que trois!

Et il ouvrit la bouche et jeta un coup-d'œil sur l'assemblée.

L'assemblée dormait du sommeil du juste; un seul, parmi les jeunes gens, regardait fixement Méry.

Allons, fit l'auteur de *La Floride*, j'en aurai toujours converti un, je n'aurai pas perdu ma journée. Et, s'adressant à son unique auditeur, il lui dit:—A quoi pensez-vous, M. de B...—Mais répondit le jeune homme, nous ne sommes plus que deux, et je me demandais à quel jeu je pourrais bien vous jouer les trois dents qui vous restent!

Les vacances sont terminées, les théâtres commencent à se remplir.

Partout on a répété des pièces nouvelles. Des théâtres lyriques nouveaux se forment. On engage à des prix fabuleux, témoins, barytons, basses profondes, etc., mais ce qu'on ne trouve plus, ce sont des choristes. La race s'en perd. Impossible de mettre la main sur des choristes femmes.

Et cela se comprend. Pour être choriste, il faut avoir de la voix et n'avoir pas un physique trop ridicule.—2 h. 50 par jour pour une femme d'une physiologie passable et qui a de la voix pardessus le marché!

Ce n'est pas un mince travail que celui de choriste. Répétition de midi à quatre heures. Théâtre de six heures et demie à minuit, et quelquefois au-delà. Et pendant les heures de théâtre, il faut monter quatre ou cinq fois au cinquième étage pour s'habiller et se réhabiller, tantôt en bergère, tantôt en dame de cour, tantôt en file du peuple, selon les besoins de la pièce.

Le blanc, le rouge et le coiffeur sont à leurs frais!

Quand par aventure les choristes sont jolies, elles ne restent pas plus d'un mois dans les chœurs.

On voit-elles?... Mystère!

Paris, la France, l'Europe, sont infestés par un petit instrument des plus agaçants, qu'on retrouve dans toutes les mains, dans tous les poches.

En France, dit-on, tout finit par des chansons ou par des bons mots. On pourrait dire: tout finit par des jous. Hier, le jous était: la question rôtie, jous jous sérieux, compliqué, difficile à débrouiller, véritable image de la question dont il avait pris la dénomination. Aujourd'hui c'est le cri-cri.

Le cri-cri, jous menu, léger, criard, agaçant, qui semble dire: Je suis un jous plus ennuyeux qu'agréable et intéressant. Je crie, j'étourdis, et insupportable, j'ai garde de montrer le bout de la miennne. On m'entend, on me cherche, on ne me trouve pas. C'est l'image des événements du jour et du moment! Du bruit, des paroles, des fanfaronnades, des mots vaneux, des cris, des propos étourdis, mais rien de bien sérieux; l'occident, du moins, voilà la signification du cri-cri!

L'inventeur de cet instrument aigu mérite une mention toute particulière. Il a matérialisé l'onomatopée!

L'onomatopée est l'imitation, par la prononciation, des objets que l'on désigne. On désigne par cri-cri le chant si aigu du grillon des champs.

Le fabricant breveté du jous ou transformé la figure de rhétorique en un instrument presque microscopique, qu'on tient entre deux doigts, dans la poche. Il est de toutes les réunions, de toutes les fêtes, de tous les banquets, non seulement en France, mais ailleurs. Il a fait invasion en Italie, en Suisse, en Espagne, en Allemagne. On entend partout le cri-cri. Il est le signal et l'accompagnement des toasts, des bravos, des hurrahs, des muchos, etc., qui ont lieu dans les meetings et les assemblées. On l'a mis dans les compositions musicales dansantes, dans les orchestres, comme la castagnette espagnole.

Le cri-cri a enfoncé le mirliton.

Le cri-cri, ô douleur, aura les honneurs de la scène: il figurera, cette année, dans toutes les revues des théâtres! C'est à désespérer de la cervelle des Parisiens! SPECTATOR.

Erckmann & Chatrain.

Jamais colères plus ardentes ne se sont soulevées contre des écrivains, que celles qui acablent aujourd'hui MM. Erckmann & Chatrain, auteurs du «Conscrit de 1813», de «Mme Thérèse», de «Waterloo», et de tant d'autres chefs-d'œuvre qui ont mérité et obtenu le titre de romans nationaux.

Les bonapartistes ne peuvent pardonner à ces vaillants écrivains d'avoir stigmatisé l'empire, qui a valu à la France tant de désastres et de ruines.

Emile Erckmann est né le 20 mai 1822, à Phalsbourg, où son père exerçait la profession de libraire.

Alexandre Chatrain est né dans le département de la Meurthe, à Soldatenthal. Son père était verrier.

Ils se rencontrèrent tout enfants, au collège de Phalsbourg; mais leurs relations se trouvèrent interrompues à la fin de leurs études.

Erckmann alla à Paris pour y étudier le droit. Chatrain fut envoyé à Bruxelles pour y étudier l'industrie du verre. En 1847, chez leur ancien professeur, où Chatrain était revenu en qualité de maître d'études, ils se retrouvèrent, bien résolus, tous deux, malgré les résistances de leurs familles, à ne pas embrasser d'autre carrière que celle des lettres.

Le théâtre de Strasbourg consentit à recevoir une de leurs pièces: «L'Asace en 1814», qui fut interdite dès la seconde représentation. C'est alors que les futurs auteurs de l'Histoire du Plebsicite vinrent à Paris, où Chatrain sollicita et obtint une place de 1,500 francs à l'administration du chemin de fer de l'Est, dont il fit encore partie en qualité de caissier des titres. Ces faibles ressources leur permirent d'attendre que la fortune littéraire voulût bien leur sourire.

Ils attendirent longtemps.

Enfin, ils eurent l'idée d'envoyer à l'artiste le «Bourgeois en Bou-taille». Chatrain, chargé des négociations, présenta la nouvelle comme une traduction faite par lui d'après Erckmann, et il la fit précéder d'une biographie du célèbre romancier allemand Erckman. Cette ruse fit accepter l'œuvre, qui eut du succès.

Mais les deux jeunes écrivains n'avaient pas encore pu réussir à faire lire leur nom par le public des journaux quotidiens, lorsque parut dans le *Constitutionnel*, «Hugues le Loup», dont l'originalité attira tout-à-coup l'attention.

La *Revue de Paris* commença presque aussitôt la publication de «l'Illustre Docteur Matheus», qui fut le premier succès d'Erckman-Chatrain. Mais la *Revue* cessa de paraître, laissant l'œuvre interrompue. Chatrain alla alors porter les pages inédites du roman à la *Revue des Deux Mondes*, où l'on consentit à le lire; mais six mois s'étant écoulés sans qu'il eût encore reçu de réponse, il alla frapper à d'autres portes et fut enfin admis au *Monteur Universel*.

L'imagination n'est point la qualité prédominante du talent incontestable des deux écrivains. Le sujet de plus d'un de leurs livres a été fourni par un troisième collaborateur: «L'Histoire du Plebsicite», par exemple, a été écrite en cinq mois, peu de temps après la guerre, d'après le journal d'un pasteur protestant. Elle obtint un immense succès. La dernière édition porte le numéro 15.

Pour «l'Histoire d'un Conscrit», ils ont reçu d'un des héros même de leur livre, le commandant Wedel, le manuscrit d'un journal de la campagne, et ils ont suivi de si près la version du premier narrateur, que le maréchal Randon (alors ministre de la guerre) s'écria, après avoir lu l'œuvre d'Erckman Chatrain: «Il n'y a qu'un soldat de 1813 qui puisse avoir écrit cela!»

Le maréchal envoya le prince Bibesco, son aide-de-camp, aux deux auteurs, et les fit inviter à le venir voir.

MM. Erckman-Chatrain répondirent que leurs opinions politiques ne leur permettaient pas d'entrer en relations avec un fonctionnaire du gouvernement impérial.

«L'histoire d'un Sous-maître» a aussi son histoire.

Pendant le siège de Paris, Chatrain n'ayant pu suivre son collaborateur à Phalsbourg, où celui-ci était allé recevoir le dernier soupir de son père, avait conservé son poste au chemin de fer de l'Est. Il organisa un bataillon de gardes nationaux.

Il reçut un jour la visite du fils de M. Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*.

Les auteurs habituels étaient absents de la capitale. On manquait d'œuvres dignes de la *Revue*. M. Buloz venait voir si Erckman-Chatrain pouvaient lui donner quelque production inédite.

J'ai dans un tiroir, répondit M. Chatrain, le premier chapitre d'un roman, mais il n'est point achevé.

«Veuillez-vous me permettre de le lire?»

«Sans doute.

Le jeune directeur emporta le manuscrit et fit paraître, dans le numéro de la *Revue* dont la publication suivit cette entrevue, les premières feuilles de «L'histoire d'un Sous-Maître», qui est un peu l'histoire de Chatrain.

Surpris à l'improviste, celui-ci dut continuer au jour le jour, sans le secours de son collaborateur, l'œuvre commencée avec lui.

Suisse.

On écrit de Berne, le 29 septembre: C'est aujourd'hui vendredi que le tribunal de Berne avait à se prononcer sur le cas des bourgeois qui ont maltraité les manifestants du 11 mars, déchiré leur drapeau, etc.

Cette affaire a donné lieu à une plainte et, finalement, quelques-uns des perturbateurs (c'est-à-dire les bourgeois) sont appelés à comparaître. S'ils sont condamnés, ce n'est pas, bien entendu, que la justice ait la moindre sympathie pour la Commune, mais bien que le respect des personnes et de la propriété est garanti par les lois. Ainsi voici les communaux appelés à bénéficier de la loi qui garantit la propriété.

Je sors de l'audience.

Ainsi que je le prévoyais, la Cour a condamné les bourgeois de Berne qui avaient, sur la voie publique, attaqué le cortège, dispersés les participants et déchiré leur drapeau. Cet arrêt est basé non pas sur le fait d'une sympathie quelconque pour la Commune, mais bien sur le fait que la constitution bernoise garantit le droit de réunion.

Chaque Société a donc le droit de se promener en cortège, avec ou sans drapeau, quelle que soit la couleur de ces derniers. Comme l'affaire est ancienne et que le temps a exercé une influence salutaire sur les esprits, on a renoncé à punir de la prison les perturbateurs de l'ordre, c'est-à-dire ceux qui ont été les agresseurs; ils ont été condamnés à l'amende, aux frais et à payer une indemnité à la Société dont ils ont déchiré le drapeau.

Le Traitement du Clergé en France.

L'agence Havas communique aux journaux la note suivante:

Il est probable que le *Journal officiel* publiera prochainement la dernière circulaire adressée aux préfets, en date du 10 août, par M. le garde des sceaux, ministre des cultes.

Dans ce document, qui n'a qu'une portée fiscale, M. Dufaure charge les préfets de rappeler aux curés, desservants et vicaires les pièces qui leur sont nécessaires pour toucher leur traitement dans les cinq jours qui suivent l'échéance de chaque trimestre. Cette partie de la circulaire a pour but de mettre fin aux retards regrettables qui ont souvent donné lieu à des plaintes fort vives, et qui, en fin de compte, ne sont imputables qu'aux intéressés, puisque ces derniers négligent la plupart du temps de se munir des pièces nécessaires pour assurer la régularité de la comptabilité.

La seconde partie de la circulaire vise les desservants et les vicaires fictifs, c'est-à-dire les prêtres qui sont appelés par l'évêque diocésain à remplir leur ministère dans des paroisses où il n'ont pas leur résidence. Cette dernière partie rappelle que ces desservants et vicaires fictifs doivent être autorisés par le ministre des cultes à ne pas résider. Car, ajoute la circulaire, aux termes de l'article 4 de l'ordonnance du 13 mars 1832 et de l'art. 8 de la loi du 23 avril 1833, un décompte est imputable sur le traitement des ecclésiastiques qui s'absentent du lieu où ils sont tenus de résider, plus d'un mois sans l'autorisation du ministre des cultes, et plus de huit jours sans l'autorisation de l'évêque diocésain.

—On lit dans la *République du Midi*, de Montpellier:

M. le préfet de l'Hérault a pris coup sur coup trois mesures qui ont produit une vive émotion dans le public habituel des théâtres.

Trois pièces annoncées sur l'affiche ont été subitement interdites: une à Cette, les deux autres à Montpellier. A Cette, c'est le *Leon Amoureux* qui a entraîné la mauvaise humeur de la censure préfectorale.

A Montpellier, on a supprimé sur l'affiche du Grand-Théâtre *Fais ce que dois*: une petite pièce que M. Coppée fit représenter avec succès à Orléon quelques temps après la guerre. Remarquons que *Fais ce que dois!* avait été jouée la veille même ici, par la troupe de M. Bernard, et que personne ne s'était douté du danger que la ville avait couru.

L'autre pièce périlleuse pour la tranquillité publique devait être jouée au théâtre des Variétés; elle est de Dumas père et s'appelle le *Chevalier de Maison Rouge*.

Faits Divers.

—On annonce la mort de M. Léon Falconnier, statuaire distingué.

—D'après ce qui a été dit dans une réunion de fermiers à l'Exposition de Philadelphie, mardi dernier, la fabrication du beurre artificiel a fait de si grands progrès aux Etats-Unis qu'elle cause un tort sérieux aux producteurs de beurre naturel. On sait que l'imitation de beurre est un composé de graisse de bœuf connu sous le nom chimique d'oléomargarine. Les fabricants trouvent moyen de vendre ce produit au même prix que le beurre sans que les acheteurs puissent, paraît-il, découvrir la fraude.

—Un envoyé spécial de la Porte est parti de Constantinople pour aller notifier aux princes musulmans de l'Asie l'avènement de Hamid II et s'assurer de leur concours en cas d'une guerre avec la Russie. Ce personnage passera par Aden, Bombay, Lahore, Caboul, Balkh, Kachgar, Boukhara et Khiva. C'est surtout avec le khan de Kachgar, Yakoub-Bey, le prétendant au trône de l'empire chinois, que l'envoyé turc doit conclure une alliance offensive et défensive contre la Russie.

Le vice-roi des Indes anglaises, qui va sous peu inspecter le Sindh et le Cachemire, doit être l'intermédiaire entre Yakoub et cet envoyé.

—Plusieurs journaux ont reproduit, d'après la *DECENTRALISATION*, le compte-rendu d'un pèlerinage accompli à Fourvières de Lyon par les membres des cinq cercles catholiques de Lyon, ainsi que les toasts portés au déjeuner qui a suivi le pèlerinage, par MM. de la Tour du Pin, Lucien Brun et de Mun. Les journaux religieux recitent le toast de M. de la Tour du Pin qui, d'après la *DECENTRALISATION*, aurait dit:

«Quand les drapeaux sont déployés sur le champ de bataille, quand le signal de la lutte va être donné, il est d'usage qu'une armée acclame son chef. Notre drapeau, à nous catholiques, c'est la croix; notre chef, c'est le chef infailible de l'Eglise. Je bois à Pie IX.»

Voici, d'après les feuilles religieuses, le texte des paroles qui auraient été prononcées:

«De même que dans une action guerrière on acclame le chef de l'Etat, de même dans une réunion chrétienne on acclame le chef de l'Eglise.»

Cette rectification est d'autant plus utile que M. de la Tour Dupin occupe le grade de chef d'escadron d'état-major dans l'armée territoriale.

—On lit dans la *République du Midi*, de Montpellier:

M. le préfet de l'Hérault a pris coup sur coup trois mesures qui ont produit une vive émotion dans le public habituel des théâtres.

Trois pièces annoncées sur l'affiche ont été subitement interdites: une à Cette, les deux autres à Montpellier. A Cette, c'est le *Leon Amoureux* qui a entraîné la mauvaise humeur de la censure préfectorale.

A Montpellier, on a supprimé sur l'affiche du Grand-Théâtre *Fais ce que dois*: une petite pièce que M. Coppée fit représenter avec succès à Orléon quelques temps après la guerre. Remarquons que *Fais ce que dois!* avait été jouée la veille même ici, par la troupe de M. Bernard, et que personne ne s'était douté du danger que la ville avait couru.

L'autre pièce périlleuse pour la tranquillité publique devait être jouée au théâtre des Variétés; elle est de Dumas père et s'appelle le *Chevalier de Maison Rouge*.

—On lit dans la *République du Midi*, de Montpellier:

M. le préfet de l'Hérault a pris coup sur coup trois mesures qui ont produit une vive émotion dans le public habituel des théâtres.

Feuilleton de « La République »

LEBEDKA.

CONTE RUSSE.

Serge Manourof était grand chasseur, par goût d'abord, par l'habitude ensuite; quand on passe toute l'année en province et qu'on peut chasser sur ses propres terres, sans permis ni garde champêtre, on aurait bien tort de négliger le seul ou à peu près le seul plaisir vraiment digne d'un homme, que puisse offrir la solitude.

Serge aimait aussi les chevaux. Depuis un temps immémorial, les Manourof avaient fondé un haras superbe, où les propriétaires des environs se fournissaient d'étalons et de poulinaires. Les produits de ce haras n'étaient pas très nombreux, mais ils étaient tous remarquables par leur perfection. Serge passait une vie heureuse entre son haras et son fusil.

Mais, pour chasser, un fusil ne suffit pas; il faut des chiens, et Serge avait une meute, non pas une meute bruyante, pour la montre, mais une collection de chiens bien choisis, bien appareillés, capables de chasser ensemble ou isolément suivant leurs aptitudes diverses, le renard,

le lièvre ou le gibier à plume. Le chenil était bien tenu, les portées soigneusement comptées et jamais aucun chien n'était vendu.

Le chien, disait Serge, est une trop noble bête pour qu'on puisse le payer avec de l'argent.

Il donnait donc ses chiens—car il n'était pas avaro—

Le reine du chenil, et aussi de la maison, était *Lébedka*, grand lévrier femelle de Sibirie, aux poils d'argent, sans tache, frisés et soyeux comme ceux d'une chèvre d'Angora. Elle était si grande, qu'assise sur son séant elle dominait la table de toute la hauteur de son cou de cygne et de sa longue tête fine. Pendant le dîner, si son maître l'oubliait, elle lui léchait le cou, sans autre effort que de lever un peu le museau, et lui rappelait ainsi sa présence. Elle obtenait alors le petit morceau de pain blanc, objet de ses desirs, la seule friandise que lui permit Manourof.

Lébedka, dont le nom veut dire «cygne» méritait cette noble appellation par la grâce de son allure. Quand elle forçait le lièvre à lacourse, ses quatre pattes allongées formaient avec son corps une seule ligne à peine onduleuse; elle était si légère, qu'elle ne laissait presque pas d'empreinte sur la terre meuble;

sa douceur n'avait pas d'égal; sa soumission sans bornes lui faisait braver son instinct jusqu'à quitter la piste au sifflet de son maître, tandis qu'aucun appel étranger ne lui faisait seulement dresser l'oreille.

Lébedka avait trois ans et demi. C'est l'âge où un chien a donné la mesure de ses qualités. La jolie bête avait prouvé

LA REPUBLIQUE.

Samedi, 21 Octobre, 1876.

Courrier.

Décidément, nous n'aurons pas de guerre générale pour le quart d'heure. MM. les Russes paraissent vouloir se contenter, pour quelques jours encore, de faire massacrer quelques pauvres diables de Serbes qui, après tout, n'ont pas grand chose à gagner, même en supposant qu'ils finissent par être victorieux.

Les dernières dépêches annoncent de nouvelles victoires pour les Russes, et il est bien à craindre pour les malheureux Musulmans, que ces succès ne soient pour eux le signal d'une catastrophe ultérieure, si la Russie leur déclare la guerre.

La politique générale européenne demeure encore un secret qu'il nous serait impossible de pénétrer avant le commencement définitif des hostilités, si nous devons avoir la guerre. Aussi les diplomates ont-ils sur les lèvres ce sourire éternel de mauvais augure, qui laisse tout à supposer. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche et la Russie paraissent posséder actuellement le monopole des déclarations de guerre, et la France, espérons-le, ne leur enverra pas ce triste privilège.

Les Chambres françaises s'assembleront lundi, le 30 octobre courant. Nous saluons avec plaisir l'ouverture des débats qui auront, sans aucun doute, un caractère très important, s'il faut en juger par le grand nombre d'interpellations que l'on s'apprête à faire de part et d'autre, au gouvernement.

M. Ducrot, l'incomparable M. Ducrot, qui lance des ordres du jour qui sont des chefs-d'œuvre d'outrecuidance, et qui demande Rome des bénédictions générales pour ses soldats — qu'ils soient catholiques ou musulmans, Juifs ou protestants, cela ne lui fait rien — aura à répondre de sa conduite devant une Chambre qui reconnaît la liberté

de conscience comme un des piliers de la liberté du peuple. La discussion du budget occupera aussi un temps considérable, et la crise actuelle en Europe pourrait bien devenir le sujet d'explications sur la ligne de conduite que prétend suivre le gouvernement dans ses rapports avec les autres pouvoirs européens.

On avait annoncé la résignation du duc De Cazes, et le télégraphe l'avait remplacé sans façon, au ministère des affaires étrangères, par M. de Chandordy, ambassadeur de France à Madrid. Une dépêche ultérieure a remis les choses en place, et M. De Cazes dirige encore les destinées de la France pendant les préparatifs que l'on fait partout pour la lutte gigantesque qui doit effacer la Turquie de la carte de l'Europe.

Les préparatifs pour l'exposition de 1878 se font avec vigueur, et le plan des bâtiments a été soumis à tous les gouvernements, en même temps que l'emplacement que l'on a désigné pour chaque pays. Les Etats-Unis, paraît-il, occupent un local des mieux disposés et des plus avantageux.

Au Mexique, la guerre continue toujours, et la situation ne semble pas s'améliorer. Le brigandage menace de devenir général, et les malheureux pillent partout au point qu'il est actuellement impossible de voyager sans escorte. Une tentative d'évasion a eu lieu dernièrement à Mexico par les détenus de la prison de ville, et il a fallu engager un combat, où il y a eu des morts et des blessés, pour rétablir l'ordre. Plus de trente prisonniers ont pris la clef des champs, et on n'a repris jusqu'à ce jour que six des fugitifs.

Les nouvelles de la Havane nous apprennent qu'un terrible ouragan a sévi à Cuba toute la nuit du 19 au 20. Les fils télégraphiques ont été brisés par la tempête, et plusieurs maisons de la Havane ont été endommagées. L'ouragan s'est aussi fait sentir avec force sur les côtes de la Floride, et le vent a atteint une vélocité de 90 milles à l'heure. On ne rapporte heureusement aucune perte de vie.

Un balancier américain, le Florence, arrivé la semaine dernière à San Francisco, apporte la nouvelle d'une série de sinistres maritimes dans l'Océan Glacial. Douze navires pris dans les glaces ont été abandonnés par leurs équipages. Ces navires avaient déjà réussi à se procurer plus d'un millier de barils d'huile, ainsi qu'une grande quantité de fanons de baleine. Ce désastre va porter un coup fatal aux armateurs de la Nouvelle Angleterre, déjà si éprouvés depuis quelques années.

Les partis politiques redoublent d'ardeur, et les orateurs démocrates et républicains parcourent le pays en chantant la

gloire, qui du gouverneur Hayes et de M. Wheeler, qui de MM. Tilden et Hendricks. Nous nous abstenons, et sagement, de toute prédiction basée sur les assertions des partisans politiques, car démocrates et républicains réclament une victoire certaine, décisive, écrasante. On se prépare de part et d'autre pour le grand jour, et les démonstrations, les processions et les assemblées publiques sont à l'ordre du jour.

Ici, à St. Louis, chaque jour produit un meeting en plein air ou une procession en costumes plus ou moins classiques. Blancs et noirs rivalisent d'ardeur politique, poussés par un patriotisme excité bien souvent par la promesse d'une place si notre parti arrive au pouvoir.

Nous ne pouvons qu'attendre patiemment la décision du peuple, et celle qu'elle soit, espérons que les hommes du pouvoir sauront mettre en pratique les belles théories de réforme et d'économie dont on se sert aujourd'hui pour enthousiasmer les masses.

La Statue de la Liberté.

Un comité a été formé à New York à l'effet de donner un concours actif à l'érection de la statue de la Liberté dans la baie de New York, en ouvrant des listes de souscriptions et en les faisant circuler parmi les populations de langue française aux Etats-Unis. Ce comité se compose des anciens membres du Comité de la Statue de Lafayette, auquel ont été ajoutés les noms de plusieurs citoyens français éminents de New York. Il a été décidé que toutes les sociétés incorporées de langue française aux Etats-Unis seront invitées à désigner chacune un délégué, qui deviendra, par cette désignation, membre du comité général, ou il représentera la société dont il tiendra ses pouvoirs.

Avis à nos sociétés françaises de l'Ouest qui, certainement, tiendront à honneur de s'associer au mouvement patriotique qui a dicté l'idée d'ériger en Amérique un monument digne du nom français.

Le comité prendra, dans tous ses actes, le titre suivant, sous lequel il est officiellement constitué:

UNION FRANCO-AMERICAINE. STATUE DE LA LIBERTÉ. Comité Français de New York.

Nous apprenons de plus que la Société Alsacienne Lorraine de N. Y. a souscrit la somme de \$100 au fonds général. Ne serait-ce pas là un bon exemple à suivre pour les sociétés françaises qui ont en caisse des sommes dont elles peuvent disposer sans porter préjudice à leurs intérêts financiers, et sans se mettre en contradiction directe avec leurs règlements?

M. Ch. Michaux est notre agent général autorisé à solliciter et à collecter les annonces et les abonnements à la République, et à donner toutes quittances. M. C. Guyot est notre agent autorisé à prendre et à collecter les abonnements à la République et à donner toutes quittances.

Encore M. Ducrot.

M. le général Ducrot, dit le Temps, serait un homme charmant, s'il pouvait se résigner à ne jamais parler, à ne jamais écrire, ou du moins, à ne jamais sacrifier lui-même trop, s'il suivait le précepte du sage, en touchant sept fois sa langue dans sa bouche et sa plume dans ses doigts avant d'émettre sa pensée. Plus d'une fois, à l'Assemblée Nationale, ses intempérances de parole ont placé l'honorable général dans une situation désagréable. Devenu commandant d'un corps d'armée, M. le général Ducrot n'a pas toujours gardé, dans son langage officiel, plus de mesure qu'à la tribune, et il vient encore, dans un ordre général, reproduit plus loin, de s'abandonner à ces exagérations et à ces violences de langage dont nous espérons le voir guéri. Le point de départ est sans importance. On avait dit que, dans son corps d'armée, il avait eu, aux manœuvres d'automne, certaines "privations de vivres." Nous n'avions pas reproduit cette critique, nous n'étions pas en mesure de vérifier les faits allégués. M. le général Ducrot en nie l'exactitude, et nous acceptons pleinement cette négation. Mais, au lieu de s'en tenir là, l'honorable général monte sur ses grands chevaux, annonce à son corps d'armée, par un ordre général, à lire dans trois appels consécutifs, ces "bruits absurdes et mensongers comme tant" "presque toujours l'œuvre méprisable d'hommes de Paris, qui calomnient les chefs de l'armée dans un but de désordre." M. le général Ducrot ne soupçonne-t-il point qu'on puisse être de bonne foi dans une critique, même erronée, et énoncer avec une sincérité parfaite des faits qui plus tard sont reconnus inexacts? Tel a pu croire, sur faux renseignements, que, dans des mouvements compliqués de troupes, il est advenu une fois ou deux que, par erreur ou omission, un détachement se soit trouvé d'un côté et les vivres de l'autre, sans être pour cela un calomniateur, qui, par esprit de parti, dénigre les chefs de l'armée dans un but de désordre. Avec un peu de réflexion, M. le général Ducrot aurait pu se convaincre que les propagateurs des bruits qui l'ont blessé ne sont peut-être pas aussi noirs qu'il le peint, et il aurait réservé ses abjurations pour une occasion où elles porteraient juste. Cette réserve eût été, à notre avis, plus sage, et elle n'aurait pas empêché M. le général Ducrot d'élever, puisqu'il paraît y tenir, à la hauteur d'un événement, en la mettant à l'ordre de son corps d'armée, la légèreté du "nommé Joyeux, réserviste," comparable d'avoir tiré de l'argot de ses parents, en leur faisant croire qu'on le laissait mourir de faim.

Louisiane.

Nous lisons dans le Sud d'Illinois: La perspective pour la récolte continue à être brillante dans cette paroisse. La sécheresse, néanmoins, cause quelque inquiétude, et si elle se prolonge, nous craignons qu'un froid sévère nous annonce l'ouverture de l'hiver. On nous informe que plusieurs planteurs se proposent de rouler cette semaine, mais qu'ils en ont été empêchés par le manque d'eau dans les mares de leurs successives.

Nous lisons dans le Meschabi: La sécheresse continue, et de toutes parts monte au ciel, clair et impassible, un triste et impuissant concert de plaintes. Les réservoirs des successives sont taris, les cuves des maisons sont vides, les plantes des jardins languissent. Pourtant, on se décide à inaugurer la période de rouaison, et elle s'ouvrira lundi prochain sur plusieurs habitations, entre-autres celles de MM. J. B. Caire, Barthélémy, Haydel et François Webre.

Nous empruntons à un Louisianais ce qui suit: VARIA.—La rouaison est commencée, et l'on voit ça et là quelques sucres qui fument. Temps superbe, du reste. Travailler par un tel temps est plaisir.

Mais c'est M. Emile Bourgeois qui a commencé le mouvement. Sa cheminée de sucree fume depuis dix jours. Depuis environ deux mois, deux longs mois, pas de pluie par ici. Sécheresse âpre et mordante. Pas de jardins ni de légumes. Les plantes associées séchent comme le figuier de l'évangile. La terre craque et se fend. Immenses tourbillons de poussière par les chemins. Et la nuit, ou plutôt à l'heure où l'homme se couche, les reptiles de la cyprine, ainsi que les fauves du bois, chats-tigres, renards, putois, belettes, ours et panthères, viennent boire au Mississippi.

M. Thiers à Marseille.

L'Égalité rend compte en ces termes de l'arrivée de M. Thiers à Marseille: L'ancien président de la République française est arrivé le 3 octobre, par le train rapide de 11 h. 40.

Deux cents personnes environ l'attendaient à la gare, bien que les dépêches qui annonçaient ce matin son arrivée n'en fixassent pas l'heure. M. Dufaure, un de ses vieux camarades de la Faculté de droit d'Aix, l'a reçu sur le quai de débarquement où se trouvait également M. Débat, qui fait l'intérim du secrétaire général et du préfet des Bouches-du-Rhône.

M. de Lesseps qui vient présider ici le congrès des orientalistes, était dans le même train que M. Thiers. En descendant de wagon, il s'est empressé d'aller serrer la main de l'ancien président de la République.

Une voiture attelée de deux chevaux l'a conduit à l'hôtel Noailles où il avait fait rentrer des appartements.

Une foule, composée d'un millier de personnes, stationnait aux abords de l'hôtel. Dès que la voiture s'est arrêtée, M. Thiers a été salué par les cris de: Vive la République! Vive M. Thiers! Vive le libérateur du territoire! L'ancien président de la République, ému de cet accueil si spontané et si sympathique, a remercié les assistants.

M. Thiers restera huit jours à Marseille. Il se propose d'aller visiter Aix, qui lui rappelle tous ses souvenirs de

jeunesse. Il se rendra ensuite à Cannes. Une foule nombreuse encombre la rue Noailles. Le drapeau national a été hissé sur le grand balcon de l'hôtel.

Le 4. M. Thiers a reçu les députés et sénateurs républicains qui se trouvent actuellement à Marseille.

Le préfet des Bouches-du-Rhône et les personnes les plus importantes de la ville lui ont également rendu visite.

Dans une conversation particulière qu'il a eue avec un des membres du conseil général, M. de Lesseps, président d'honneur du congrès des orientalistes, a transmis à l'assemblée les regrets de M. Thiers, empêché par la fatigue, d'assister à la séance. Il a ensuite exposé sa pensée sur les principaux projets de percement de l'isthme de Panama, tout en réservant son jugement comme président du congrès, les Américains l'ayant considéré comme un homme "international." (Applaudissements.)

Louisiane.

Nous lisons dans le Sud d'Illinois: La perspective pour la récolte continue à être brillante dans cette paroisse. La sécheresse, néanmoins, cause quelque inquiétude, et si elle se prolonge, nous craignons qu'un froid sévère nous annonce l'ouverture de l'hiver. On nous informe que plusieurs planteurs se proposent de rouler cette semaine, mais qu'ils en ont été empêchés par le manque d'eau dans les mares de leurs successives.

Nous lisons dans le Meschabi: La sécheresse continue, et de toutes parts monte au ciel, clair et impassible, un triste et impuissant concert de plaintes. Les réservoirs des successives sont taris, les cuves des maisons sont vides, les plantes des jardins languissent. Pourtant, on se décide à inaugurer la période de rouaison, et elle s'ouvrira lundi prochain sur plusieurs habitations, entre-autres celles de MM. J. B. Caire, Barthélémy, Haydel et François Webre.

Nous empruntons à un Louisianais ce qui suit: VARIA.—La rouaison est commencée, et l'on voit ça et là quelques sucres qui fument. Temps superbe, du reste. Travailler par un tel temps est plaisir.

Mais c'est M. Emile Bourgeois qui a commencé le mouvement. Sa cheminée de sucree fume depuis dix jours. Depuis environ deux mois, deux longs mois, pas de pluie par ici. Sécheresse âpre et mordante. Pas de jardins ni de légumes. Les plantes associées séchent comme le figuier de l'évangile. La terre craque et se fend. Immenses tourbillons de poussière par les chemins. Et la nuit, ou plutôt à l'heure où l'homme se couche, les reptiles de la cyprine, ainsi que les fauves du bois, chats-tigres, renards, putois, belettes, ours et panthères, viennent boire au Mississippi.

M. Thiers à Marseille.

L'Égalité rend compte en ces termes de l'arrivée de M. Thiers à Marseille: L'ancien président de la République française est arrivé le 3 octobre, par le train rapide de 11 h. 40.

Deux cents personnes environ l'attendaient à la gare, bien que les dépêches qui annonçaient ce matin son arrivée n'en fixassent pas l'heure. M. Dufaure, un de ses vieux camarades de la Faculté de droit d'Aix, l'a reçu sur le quai de débarquement où se trouvait également M. Débat, qui fait l'intérim du secrétaire général et du préfet des Bouches-du-Rhône.

M. de Lesseps qui vient présider ici le congrès des orientalistes, était dans le même train que M. Thiers. En descendant de wagon, il s'est empressé d'aller serrer la main de l'ancien président de la République.

Une voiture attelée de deux chevaux l'a conduit à l'hôtel Noailles où il avait fait rentrer des appartements.

Une foule, composée d'un millier de personnes, stationnait aux abords de l'hôtel. Dès que la voiture s'est arrêtée, M. Thiers a été salué par les cris de: Vive la République! Vive M. Thiers! Vive le libérateur du territoire! L'ancien président de la République, ému de cet accueil si spontané et si sympathique, a remercié les assistants.

M. Thiers restera huit jours à Marseille. Il se propose d'aller visiter Aix, qui lui rappelle tous ses souvenirs de

jeunesse. Il se rendra ensuite à Cannes. Une foule nombreuse encombre la rue Noailles. Le drapeau national a été hissé sur le grand balcon de l'hôtel.

Le 4. M. Thiers a reçu les députés et sénateurs républicains qui se trouvent actuellement à Marseille.

Le préfet des Bouches-du-Rhône et les personnes les plus importantes de la ville lui ont également rendu visite.

Dans une conversation particulière qu'il a eue avec un des membres du conseil général, M. de Lesseps, président d'honneur du congrès des orientalistes, a transmis à l'assemblée les regrets de M. Thiers, empêché par la fatigue, d'assister à la séance. Il a ensuite exposé sa pensée sur les principaux projets de percement de l'isthme de Panama, tout en réservant son jugement comme président du congrès, les Américains l'ayant considéré comme un homme "international." (Applaudissements.)

Louisiane.

Nous lisons dans le Sud d'Illinois: La perspective pour la récolte continue à être brillante dans cette paroisse. La sécheresse, néanmoins, cause quelque inquiétude, et si elle se prolonge, nous craignons qu'un froid sévère nous annonce l'ouverture de l'hiver. On nous informe que plusieurs planteurs se proposent de rouler cette semaine, mais qu'ils en ont été empêchés par le manque d'eau dans les mares de leurs successives.

Nous lisons dans le Meschabi: La sécheresse continue, et de toutes parts monte au ciel, clair et impassible, un triste et impuissant concert de plaintes. Les réservoirs des successives sont taris, les cuves des maisons sont vides, les plantes des jardins languissent. Pourtant, on se décide à inaugurer la période de rouaison, et elle s'ouvrira lundi prochain sur plusieurs habitations, entre-autres celles de MM. J. B. Caire, Barthélémy, Haydel et François Webre.

Nous empruntons à un Louisianais ce qui suit: VARIA.—La rouaison est commencée, et l'on voit ça et là quelques sucres qui fument. Temps superbe, du reste. Travailler par un tel temps est plaisir.

Mais c'est M. Emile Bourgeois qui a commencé le mouvement. Sa cheminée de sucree fume depuis dix jours. Depuis environ deux mois, deux longs mois, pas de pluie par ici. Sécheresse âpre et mordante. Pas de jardins ni de légumes. Les plantes associées séchent comme le figuier de l'évangile. La terre craque et se fend. Immenses tourbillons de poussière par les chemins. Et la nuit, ou plutôt à l'heure où l'homme se couche, les reptiles de la cyprine, ainsi que les fauves du bois, chats-tigres, renards, putois, belettes, ours et panthères, viennent boire au Mississippi.

M. Thiers à Marseille.

L'Égalité rend compte en ces termes de l'arrivée de M. Thiers à Marseille: L'ancien président de la République française est arrivé le 3 octobre, par le train rapide de 11 h. 40.

Deux cents personnes environ l'attendaient à la gare, bien que les dépêches qui annonçaient ce matin son arrivée n'en fixassent pas l'heure. M. Dufaure, un de ses vieux camarades de la Faculté de droit d'Aix, l'a reçu sur le quai de débarquement où se trouvait également M. Débat, qui fait l'intérim du secrétaire général et du préfet des Bouches-du-Rhône.

M. de Lesseps qui vient présider ici le congrès des orientalistes, était dans le même train que M. Thiers. En descendant de wagon, il s'est empressé d'aller serrer la main de l'ancien président de la République.

Une voiture attelée de deux chevaux l'a conduit à l'hôtel Noailles où il avait fait rentrer des appartements.

Une foule, composée d'un millier de personnes, stationnait aux abords de l'hôtel. Dès que la voiture s'est arrêtée, M. Thiers a été salué par les cris de: Vive la République! Vive M. Thiers! Vive le libérateur du territoire! L'ancien président de la République, ému de cet accueil si spontané et si sympathique, a remercié les assistants.

M. Thiers restera huit jours à Marseille. Il se propose d'aller visiter Aix, qui lui rappelle tous ses souvenirs de

jeunesse. Il se rendra ensuite à Cannes. Une foule nombreuse encombre la rue Noailles. Le drapeau national a été hissé sur le grand balcon de l'hôtel.

Le 4. M. Thiers a reçu les députés et sénateurs républicains qui se trouvent actuellement à Marseille.

Le préfet des Bouches-du-Rhône et les personnes les plus importantes de la ville lui ont également rendu visite.

Dans une conversation particulière qu'il a eue avec un des membres du conseil général, M. de Lesseps, président d'honneur du congrès des orientalistes, a transmis à l'assemblée les regrets de M. Thiers, empêché par la fatigue, d'assister à la séance. Il a ensuite exposé sa pensée sur les principaux projets de percement de l'isthme de Panama, tout en réservant son jugement comme président du congrès, les Américains l'ayant considéré comme un homme "international." (Applaudissements.)

Louisiane.

Nous lisons dans le Sud d'Illinois: La perspective pour la récolte continue à être brillante dans cette paroisse. La sécheresse, néanmoins, cause quelque inquiétude, et si elle se prolonge, nous craignons qu'un froid sévère nous annonce l'ouverture de l'hiver. On nous informe que plusieurs planteurs se proposent de rouler cette semaine, mais qu'ils en ont été empêchés par le manque d'eau dans les mares de leurs successives.

Nous lisons dans le Meschabi: La sécheresse continue, et de toutes parts monte au ciel, clair et impassible, un triste et impuissant concert de plaintes. Les réservoirs des successives sont taris, les cuves des maisons sont vides, les plantes des jardins languissent. Pourtant, on se décide à inaugurer la période de rouaison, et elle s'ouvrira lundi prochain sur plusieurs habitations, entre-autres celles de MM. J. B. Caire, Barthélémy, Haydel et François Webre.

Nous empruntons à un Louisianais ce qui suit: VARIA.—La rouaison est commencée, et l'on voit ça et là quelques sucres qui fument. Temps superbe, du reste. Travailler par un tel temps est plaisir.

Mais c'est M. Emile Bourgeois qui a commencé le mouvement. Sa cheminée de sucree fume depuis dix jours. Depuis environ deux mois, deux longs mois, pas de pluie par ici. Sécheresse âpre et mordante. Pas de jardins ni de légumes. Les plantes associées séchent comme le figuier de l'évangile. La terre craque et se fend. Immenses tourbillons de poussière par les chemins. Et la nuit, ou plutôt à l'heure où l'homme se couche, les reptiles de la cyprine, ainsi que les fauves du bois, chats-tigres, renards, putois, belettes, ours et panthères, viennent boire au Mississippi.

M. Thiers à Marseille.

L'Égalité rend compte en ces termes de l'arrivée de M. Thiers à Marseille: L'ancien président de la République française est arrivé le 3 octobre, par le train rapide de 11 h. 40.

Deux cents personnes environ l'attendaient à la gare, bien que les dépêches qui annonçaient ce matin son arrivée n'en fixassent pas l'heure. M. Dufaure, un de ses vieux camarades de la Faculté de droit d'Aix, l'a reçu sur le quai de débarquement où se trouvait également M. Débat, qui fait l'intérim du secrétaire général et du préfet des Bouches-du-Rhône.

M. de Lesseps qui vient présider ici le congrès des orientalistes, était dans le même train que M. Thiers. En descendant de wagon, il s'est empressé d'aller serrer la main de l'ancien président de la République.

Une voiture attelée de deux chevaux l'a conduit à l'hôtel Noailles où il avait fait rentrer des appartements.

Une foule, composée d'un millier de personnes, stationnait aux abords de l'hôtel. Dès que la voiture s'est arrêtée, M. Thiers a été salué par les cris de: Vive la République! Vive M. Thiers! Vive le libérateur du territoire! L'ancien président de la République, ému de cet accueil si spontané et si sympathique, a remercié les assistants.

M. Thiers restera huit jours à Marseille. Il se propose d'aller visiter Aix, qui lui rappelle tous ses souvenirs de

jeunesse. Il se rendra ensuite à Cannes. Une foule nombreuse encombre la rue Noailles. Le drapeau national a été hissé sur le grand balcon de l'hôtel.

Le 4. M. Thiers a reçu les députés et sénateurs républicains qui se trouvent actuellement à Marseille.

Le préfet des Bouches-du-Rhône et les personnes les plus importantes de la ville lui ont également rendu visite.

Dans une conversation particulière qu'il a eue avec un des membres du conseil général, M. de Lesseps, président d'honneur du congrès des orientalistes, a transmis à l'assemblée les regrets de M. Thiers, empêché par la fatigue, d'assister à la séance. Il a ensuite exposé sa pensée sur les principaux projets de percement de l'isthme de Panama, tout en réservant son jugement comme président du congrès, les Américains l'ayant considéré comme un homme "international." (Applaudissements.)

Louisiane.

Nous lisons dans le Sud d'Illinois: La perspective pour la récolte continue à être brillante dans cette paroisse. La sécheresse, néanmoins, cause quelque inquiétude, et si elle se prolonge, nous craignons qu'un froid sévère nous annonce l'ouverture de l'hiver. On nous informe que plusieurs planteurs se proposent de rouler cette semaine, mais qu'ils en ont été empêchés par le manque d'eau dans les mares de leurs successives.

Nous lisons dans le Meschabi: La sécheresse continue, et de toutes parts monte au ciel, clair et impassible, un triste et impuissant concert de plaintes. Les réservoirs des successives sont taris, les cuves des maisons sont vides, les plantes des jardins languissent. Pourtant, on se décide à inaugurer la période de rouaison, et elle s'ouvrira lundi prochain sur plusieurs habitations, entre-autres celles de MM. J. B. Caire, Barthélémy, Haydel et François Webre.

Nous empruntons à un Louisianais ce qui suit: VARIA.—La rouaison est commencée, et l'on voit ça et là quelques sucres qui fument. Temps superbe, du reste. Travailler par un tel temps est plaisir.

Mais c'est M. Emile Bourgeois qui a commencé le mouvement. Sa cheminée de sucree fume depuis dix jours. Depuis environ deux mois, deux longs mois, pas de pluie par ici. Sécheresse âpre et mordante. Pas de jardins ni de légumes. Les plantes associées séchent comme le figuier de l'évangile. La terre craque et se fend. Immenses tourbillons de poussière par les chemins. Et la nuit, ou plutôt à l'heure où l'homme se couche, les reptiles de la cyprine, ainsi que les fauves du bois, chats-tigres, renards, putois, belettes, ours et panthères, viennent boire au Mississippi.

M. Thiers à Marseille.

L'Égalité rend compte en ces termes de l'arrivée de M. Thiers à Marseille: L'ancien président de la République française est arrivé le 3 octobre, par le train rapide de 11 h. 40.

Deux cents personnes environ l'attendaient à la gare, bien que les dépêches qui annonçaient ce matin son arrivée n'en fixassent pas l'heure. M. Dufaure, un de ses vieux camarades de la Faculté de droit d'Aix, l'a reçu sur le quai de débarquement où se trouvait également M. Débat, qui fait l'intérim du secrétaire général et du préfet des Bouches-du-Rhône.

M. de Lesseps qui vient présider ici le congrès des orientalistes, était dans le même train que M. Thiers. En descendant de wagon, il s'est empressé d'aller serrer la main de l'ancien président de la République.

Une voiture attelée de deux chevaux l'a conduit à l'hôtel Noailles où il avait fait rentrer des appartements.

Une foule, composée d'un millier de personnes, stationnait aux abords de l'hôtel. Dès que la voiture s'est arrêtée, M. Thiers a été salué par les cris de: Vive la République! Vive M. Thiers! Vive le libérateur du territoire! L'ancien président de la République, ému de cet accueil si spontané et si sympathique, a remercié les assistants.

M. Thiers restera huit jours à Marseille. Il se propose d'aller visiter Aix, qui lui rappelle tous ses souvenirs de

ce l'agaçait, — non pour l'argent perdu, mais à cause d'un vieux levain de superstition qui naît avec le Russe, et que la vie de campagne ne contribue pas peu à développer.

—C'est un mauvais jour! dit-il avec dépit en se voyant battu pour la cinquième fois.

—Pas pour moi, fit observer Marsine en mêlant les cartes avec un sourire machiavélique. Ne jouons plus d'argent, veux-tu.

—Quoi, alors.

—Jouons des chevaux.

—C'est une idée! s'écria Serge. Voyons si la chance est meilleure avec les chevaux qu'avec les roubles.

Il se remit au jeu avec une ardeur nouvelle, gagna, perdit encore, et finalement se trouva débiteur de trois poulains et d'un millier de roubles.

—Je perdrais jusqu'à minuit, dit-il découragé, ce n'est pas la peine de continuer.

—Veux-tu que je te donne ta revanche? dit Marsine. Je te joue tout ce que tu as perdu... contre...

—Contre quoi?

—Contre Lébedka.

reau, où il prit la somme qu'il avait perdue. Tu n'as pas de masses d'idées, mais celles que tu as te tiennent bien.

—Ta chienne me plaît... répondit Marsine en regardant par la fenêtre.

—Eh bien! mon cher, tu pourras te vanter d'avoir eu dans ta vie une passion malheureuse.

La nuit venait; le dîner fut servi, puis Marsine demanda son équipage, malgré la pluie qui n'avait pas cessé.

Je ferai conduire demain chez toi les chevaux que tu m'as gagnés, dit Serge comme son ami prenait congé de lui.

—Ce n'est pas la peine, ne te presse pas. Je viendrai les chercher ou bien j'enverrai.

Voyant la porte ouverte, Lébedka mit le bout de son museau à l'air; la fraîcheur humide la tenta, et elle sortit sans se presser, avec un joli balancement de hanches qui faisait luire comme de l'argent les longues mèches soyeuses de sa blanche toison. Serge n'y prit pas garde.

Marsine la regarda disparaître dans la nuit noire, et prit son mouchoir de poche à la main.

—Je crois que je m'enrhume, dit-il. Ecoute, Serge, encore une proposition... la dernière... Veux-tu tout ce que tu as perdu aujourd'hui... et mon plus beau cheval... pour ta chienne.

Manourof secoua la tête négativement.

—Je double l'offre!... fit Marsine comme saisi de la fièvre.

Il tremblait d'agitation nerveuse. Ses yeux brillaient, et ses mains tourdaient avec une sorte de crispation le mouchoir qu'il tenait toujours.

—Veux-tu une troika de mes meilleurs chevaux et trois mille roubles comptant?

—Non! dit Serge. Tu me fais de la peine, mon cher ami, mais quand j'ai dit non, c'est non.

—Soit! dit Marsine qui parut calmé, sans rancune; au revoir. Serge vouait l'accompagner sur le perron avec son valet de chambre.

—Ce n'est pas la peine, dit Manourof. Il fait un temps abominable; rentre, tu vas t'enrhumer.

En sortant, il heurta si maladroitement le domestique que celui-ci fit un faux pas; la bougie qu'il tenait à la main s'éteignit. Il jura plus tard que Marsine l'avait soufflée; mais, dans le moment, son maître l'appella douvak (imbécile) et l'envoya en chercher une autre.

Pendant ce temps, Marsine était sorti, fermant la porte derrière lui. Serge rentra à pas lents dans le salon; il y était depuis un moment

"Je ne peux rien vous répondre, je ne sais trouver que les noms des voleurs et des assassins" (Rires prolongés).

C'est alors que j'ai dit: "Vous comprenez que je ne peux pas vous donner la franc, pour ça!" A ce moment, ma femme pas derrière moi comme pour s'en aller et elle m'envoie un coup de poing derrière la tête, et puis elle me reconduit jusqu'à la porte en me donnant trois coups de pied qui ne sont pas arrivés à leur destination. (Rires).

Il paraît que c'est l'habitude de Mlle Roger d'agiter la sonnette tout en dormant, lorsque la fin de la consultation arrive.

Bizarrie! s'écria M. le Président. Bizarrie certainement; mais cette science du magnétisme animal est si mystérieuse!

Ne glissons pas sur la pente des théories, cependant; qu'un fluide existe, ayant son siège dans l'encéphale et pouvant se répandre jusqu'aux extrémités du corps par la seule force de la volonté, c'est là un fait que d'éminents médecins ont reconnu. Quant à l'usage ou à l'abus dont ce fluide est l'objet, nous ne pouvons l'expliquer ici.

Il tend son assiette et absorbe un perdreau tout entier. Mille Roger (Addaïde, Joséphine) 56 ans. Il y a vingt ans que je suis associée avec M. Fortier. J'ai de la conscience; je vais dire exactement comment l'événement s'est passé.

Un de nos confrères ultramontains de New York annonce au monde que les conversions au catholicisme contiennent toujours en Angleterre. Dans son enthousiasme, le confrère va jusqu'à dire à ses lecteurs que les dévies se multiplient.

On a fait souvent des mots d'œuvre. On en a fait rarement de plus jolis que celui-ci, entendu hier dans un salon: "Ce M. X., il est si économe, si économe que lorsqu'il reçoit un giffle il ne le rend pas..." par avarice.

On en verra d'étonnantes à l'Exposition de 1878. Mais si ce qu'on nous raconte est exact, c'est l'Angleterre qui gagnera la timbale de l'Excentricité. Un avocat de Lincoln's Inn, M. Bryce, vient de faire l'ascension du mont Ararat, en Arménie. C'est là, certes, un assez joli exploit que d'escalader une hauteur de six mille mètres.

Après l'explication du religieux: "Je croyais, reprit-elle, que cela signifiait: "Jésuite n'aura rien ici."

Un historien sérieux s'il en fut a écrit ceci: "R... ne devait pas jouer d'un aussi facile triomphe; sept mois plus tard, il voyait tomber sa tête sur l'échafaud."

Empruntions au Nain jaune une jolie histoire de perdreau: "Un brave abbé, assez gourmand, dînait chez son évêque et laissait passer, sans y toucher, les plats les plus succulents, tout en disant à son voisin de table: "Voyez comme je sais me mortifier; je suis le seul à commander à ma gourmandise."

Sur ces entrefaites, on apporta de superbes perdreaux dorés et parfumés. Aussitôt l'excellent homme, les attirant à lui s'écria: "Mais c'est de l'orgueil, du pur orgueil. Vais-je me croire meilleur que mes frères?"

Il tend son assiette et absorbe un perdreau tout entier. Dumanet à son caporal: "Sauf votre respect, caporal, quoi donc que c'est une éclipse?"

On en a fait rarement de plus jolis que celui-ci, entendu hier dans un salon: "Ce M. X., il est si économe, si économe que lorsqu'il reçoit un giffle il ne le rend pas..." par avarice.

On en verra d'étonnantes à l'Exposition de 1878. Mais si ce qu'on nous raconte est exact, c'est l'Angleterre qui gagnera la timbale de l'Excentricité. Un avocat de Lincoln's Inn, M. Bryce, vient de faire l'ascension du mont Ararat, en Arménie. C'est là, certes, un assez joli exploit que d'escalader une hauteur de six mille mètres.

On en verra d'étonnantes à l'Exposition de 1878. Mais si ce qu'on nous raconte est exact, c'est l'Angleterre qui gagnera la timbale de l'Excentricité. Un avocat de Lincoln's Inn, M. Bryce, vient de faire l'ascension du mont Ararat, en Arménie. C'est là, certes, un assez joli exploit que d'escalader une hauteur de six mille mètres.

On en verra d'étonnantes à l'Exposition de 1878. Mais si ce qu'on nous raconte est exact, c'est l'Angleterre qui gagnera la timbale de l'Excentricité. Un avocat de Lincoln's Inn, M. Bryce, vient de faire l'ascension du mont Ararat, en Arménie. C'est là, certes, un assez joli exploit que d'escalader une hauteur de six mille mètres.

On en verra d'étonnantes à l'Exposition de 1878. Mais si ce qu'on nous raconte est exact, c'est l'Angleterre qui gagnera la timbale de l'Excentricité. Un avocat de Lincoln's Inn, M. Bryce, vient de faire l'ascension du mont Ararat, en Arménie. C'est là, certes, un assez joli exploit que d'escalader une hauteur de six mille mètres.

On en verra d'étonnantes à l'Exposition de 1878. Mais si ce qu'on nous raconte est exact, c'est l'Angleterre qui gagnera la timbale de l'Excentricité. Un avocat de Lincoln's Inn, M. Bryce, vient de faire l'ascension du mont Ararat, en Arménie. C'est là, certes, un assez joli exploit que d'escalader une hauteur de six mille mètres.

On en verra d'étonnantes à l'Exposition de 1878. Mais si ce qu'on nous raconte est exact, c'est l'Angleterre qui gagnera la timbale de l'Excentricité. Un avocat de Lincoln's Inn, M. Bryce, vient de faire l'ascension du mont Ararat, en Arménie. C'est là, certes, un assez joli exploit que d'escalader une hauteur de six mille mètres.

On en verra d'étonnantes à l'Exposition de 1878. Mais si ce qu'on nous raconte est exact, c'est l'Angleterre qui gagnera la timbale de l'Excentricité. Un avocat de Lincoln's Inn, M. Bryce, vient de faire l'ascension du mont Ararat, en Arménie. C'est là, certes, un assez joli exploit que d'escalader une hauteur de six mille mètres.

rendus, cette semaine, au Théâtre Comique, pour applaudir aux succès de nos charmantes compatriotes, les sœurs Pascal. Ces demoiselles, à part leur talent artistique, qui est de premier ordre, ont déployé un luxe de costumes élégants que l'on voit assez rarement sur la scène des théâtres de variété, en Amérique. Elles partent la semaine prochaine pour la Nouvelle-Orléans, où elles ont un engagement à remplir au Théâtre St. Charles. Nous ne pouvons que féliciter nos amis de la Louisiane de la bonne fortune qui leur permettra d'entendre et d'applaudir comme nous l'avons fait à St.-Louis, ces deux artistes d'un mérite incontestable.

Après l'explication du religieux: "Je croyais, reprit-elle, que cela signifiait: "Jésuite n'aura rien ici."

Un de nos confrères ultramontains de New York annonce au monde que les conversions au catholicisme contiennent toujours en Angleterre. Dans son enthousiasme, le confrère va jusqu'à dire à ses lecteurs que les dévies se multiplient.

On a fait souvent des mots d'œuvre. On en a fait rarement de plus jolis que celui-ci, entendu hier dans un salon: "Ce M. X., il est si économe, si économe que lorsqu'il reçoit un giffle il ne le rend pas..." par avarice.

On en verra d'étonnantes à l'Exposition de 1878. Mais si ce qu'on nous raconte est exact, c'est l'Angleterre qui gagnera la timbale de l'Excentricité. Un avocat de Lincoln's Inn, M. Bryce, vient de faire l'ascension du mont Ararat, en Arménie. C'est là, certes, un assez joli exploit que d'escalader une hauteur de six mille mètres.

On en verra d'étonnantes à l'Exposition de 1878. Mais si ce qu'on nous raconte est exact, c'est l'Angleterre qui gagnera la timbale de l'Excentricité. Un avocat de Lincoln's Inn, M. Bryce, vient de faire l'ascension du mont Ararat, en Arménie. C'est là, certes, un assez joli exploit que d'escalader une hauteur de six mille mètres.

On en verra d'étonnantes à l'Exposition de 1878. Mais si ce qu'on nous raconte est exact, c'est l'Angleterre qui gagnera la timbale de l'Excentricité. Un avocat de Lincoln's Inn, M. Bryce, vient de faire l'ascension du mont Ararat, en Arménie. C'est là, certes, un assez joli exploit que d'escalader une hauteur de six mille mètres.

On en verra d'étonnantes à l'Exposition de 1878. Mais si ce qu'on nous raconte est exact, c'est l'Angleterre qui gagnera la timbale de l'Excentricité. Un avocat de Lincoln's Inn, M. Bryce, vient de faire l'ascension du mont Ararat, en Arménie. C'est là, certes, un assez joli exploit que d'escalader une hauteur de six mille mètres.

On en verra d'étonnantes à l'Exposition de 1878. Mais si ce qu'on nous raconte est exact, c'est l'Angleterre qui gagnera la timbale de l'Excentricité. Un avocat de Lincoln's Inn, M. Bryce, vient de faire l'ascension du mont Ararat, en Arménie. C'est là, certes, un assez joli exploit que d'escalader une hauteur de six mille mètres.

On en verra d'étonnantes à l'Exposition de 1878. Mais si ce qu'on nous raconte est exact, c'est l'Angleterre qui gagnera la timbale de l'Excentricité. Un avocat de Lincoln's Inn, M. Bryce, vient de faire l'ascension du mont Ararat, en Arménie. C'est là, certes, un assez joli exploit que d'escalader une hauteur de six mille mètres.

On en verra d'étonnantes à l'Exposition de 1878. Mais si ce qu'on nous raconte est exact, c'est l'Angleterre qui gagnera la timbale de l'Excentricité. Un avocat de Lincoln's Inn, M. Bryce, vient de faire l'ascension du mont Ararat, en Arménie. C'est là, certes, un assez joli exploit que d'escalader une hauteur de six mille mètres.

On en verra d'étonnantes à l'Exposition de 1878. Mais si ce qu'on nous raconte est exact, c'est l'Angleterre qui gagnera la timbale de l'Excentricité. Un avocat de Lincoln's Inn, M. Bryce, vient de faire l'ascension du mont Ararat, en Arménie. C'est là, certes, un assez joli exploit que d'escalader une hauteur de six mille mètres.

On en verra d'étonnantes à l'Exposition de 1878. Mais si ce qu'on nous raconte est exact, c'est l'Angleterre qui gagnera la timbale de l'Excentricité. Un avocat de Lincoln's Inn, M. Bryce, vient de faire l'ascension du mont Ararat, en Arménie. C'est là, certes, un assez joli exploit que d'escalader une hauteur de six mille mètres.

Nous publions gratuitement dans les colonnes de La République, toutes demandes d'emploi de la part des français qui se trouvent sans travail. Nous invitons les intéressés à nous faire parvenir leurs annonces.

LISTE DES LETTRES Non réclamées aux bureaux de poste de St. Louis et South St. Louis, le 28 Octobre 1875.

CERCLE PHILHARMONIQUE FRANCAIS. PREMIERE REPRESENTATION de la DEUXIEME SAISON au THEATRE D'APOLLO, 4e RUE ET POPLAR.

LA NIAISE DE ST. FLOUR, Comédie Vaudeville en un acte. Duo des Deux Gendarmes DE GENIEVE DE BRABANT.

TELEGRAPHIE ELECTRIQUE Comédie Vaudeville en trois actes. SOIREE DANSANTE

ARTHUR ROY marchand de Jambons, Charcuterie et Provisions en general. Stand 42 Union Market.

Feruard d'Herberg, 1023 9e rue. Leçons de Français, Latin, Grec et Italien.

Theo. Schrader, ARTISTE LITHOGRAPHE No. 405 Nord Troisième rue, coin nord-ouest de Locust.

NEW YORK Dental Rooms. 820 Washington Av., St. Louis.

F. COURVOISIER BIJOUTIER-HORLOGER, et Marchand de Montres, Pendules, Bijoux, Main-st. ent. St. Louis et Randolph CARONDELET.

Un drame sous le tunnel des Batignolles. On a beaucoup parlé de cette affaire, et les journaux la racontent comme un drame mystérieux dont il faut attendre le dénouement tragique.

Un drame sous le tunnel des Batignolles. On a beaucoup parlé de cette affaire, et les journaux la racontent comme un drame mystérieux dont il faut attendre le dénouement tragique.

Un drame sous le tunnel des Batignolles. On a beaucoup parlé de cette affaire, et les journaux la racontent comme un drame mystérieux dont il faut attendre le dénouement tragique.

BULLETIN COMMERCIAL. Marche de St. Louis, 28 Octobre 1876. Nous avons conservé dans l'énumération des produits plusieurs expressions américaines intraduisibles, que nos lecteurs de la campagne comprendront d'ailleurs facilement. Les prix cotés sont pour les qualités ordinaires des produits, et pourraient varier légèrement sur les qualités supérieures ou au-dessous de la moyenne.

BLE.-No. 2 Rouge... 1.18 No. 3... 1.08 No. 4... 1.04 MAIS.-No. 2... 40 No. 3... 41 No. 4... 42 AVOINE.-No. 2... 37 No. 3... 36 No. 4... 35 ORGE.-Chico... 1.00 Prime... 95 No. 2... 92 No. 3... 91 No. 4... 90 SEIGLE.-No. 2... 75 No. 3... 74 No. 4... 73 FARINE.-Common, fine... 2.50 Extra... 2.45 No. 1... 2.40 No. 2... 2.35 No. 3... 2.30 No. 4... 2.25

On Demande UNE CAMERISTE FRANCAISE. S'adresser au No. 1 Benton Place entre 9 et 11 heures du matin.

ORIENT FRANCAIS. Tous les membres de la loge de l'Orient Français No. 167 sont invités à assister à notre séance régulière de mercredi prochain, 1er novembre 1876, à 8 h. du soir. Par ordre de V. M. Ed. BOUÉ, Secrétaire.

Parle's "Saloon" No. 512 Walnut Str. J. W. PARLE, Prop. St. Louis, Mo.

V. BOILEAU Parfums Français, Aromes Excelsior. Importateur de Vins Français, Liqueurs et Huiles d'Olive. 405 S. FOURTH ST.

Nicolas Matter Marchand de Gibier, Volailles, Fruits, 1539, South Seventh street, French Market.

F. E. MILTENBERGER NOTAIRE PUBLIC, Et COMMISSAIRE pour LILLINOIS. 404 N. Third Street. (LUCAS BANK)

CAFE DU PETIT ROBY 507 SPRUCE ST. Mme DUC, Prop.

LEON MATALENE Horloger de Paris. Spécialité pour les réparations d'horlogerie de haute précision. Achat d'or et d'argent et de pierres fines. 315 Walnut Street.

Mme DENIS. PENSION FRANCAISE, 625 WALNUT ST. ST. LOUIS, MO.

E. BALLIS Marchand de BEURRE, OEUFS, GIBIER, VOLAILLE, JAMBONS. STAND 109 UNION MARKET

ANGLE LOCUST & FOURTH ST. MONTRES, DIAMANTS, PENDULES, BRONZES, BIJOUX, VASES, ARGENTERIE, BOITES A MUSIQUE, SERVICES DE TABLE.

MERMOD, JACCARD & CO. Angle Locust & Fourth St. ODD FELLOWS HALL.

CANDIDATS REPUBLICAINS. POUR COLLECTEUR DU COMTE ET DE L'ETAT, M. A. ROSENBLATT.

POUR MARSHALL DU COMTE, ISAAC M. MASON. POUR CORONER, Dr. HUGO AULER.

POUR JUGE DE PROBATE LEO RASSIEUR. M. L. RASSIEUR est candidat au poste de Juge Probate, pour le parti républicain.

POUR AUDITEUR DU COMTE, GEN. A. J. SMITH. Le Gen. A. J. SMITH est candidat au poste d'Auditeur du Comté de St. Louis, pour le parti républicain.

POUR SHERIFF, EMILE THOMAS. M. EMILE THOMAS, le titulaire actuel, est le candidat du parti républicain au poste de Sheriff pour le comté de St. Louis.

CANDIDATS DEMOCRATES. TROISIEME DISTRICT DU CONGRES, R. GRAHAM FROST.

POUR CORONER, DR. JUSTIN Mc CARTHY. NOMINATION REGULIERE, JOHN H. O'NEILL. Candidat Démocratique.

POUR ADMINISTRATEUR PUBLIC, MARTROM D. LEWIS. Ayant reçu la nomination régulière comme candidat au poste d'excès, je désire que mes amis et concitoyens s'assistent avant de voter, que le nom de MARTROM D. LEWIS soit inscrit sur les bulletins. Comme le parti républicain a aussi nommé une personne du nom de "Lewis" comme candidat au même poste, il se pourrait que mes amis soient trompés par la similitude des noms. MARTROM D. LEWIS, Successeur de GAMBES.

POUR LE CONGRES 2E DISTRICT, A. W. SLAYBACK. Candidat régulier du parti démocratique, 2e District.

ST. LOUIS CITY EXPRESS DE WRIGHT. Bureau General, 308, N. 6th st. Cette Compagnie fait les affaires "d'express" en général, et à bon marché. On fournit tout ce qui est nécessaire aux excursions de pêche. On fait une spécialité du transport des malles.

LEON MATALENE Horloger de Paris. Spécialité pour les réparations d'horlogerie de haute précision. Achat d'or et d'argent et de pierres fines. 315 Walnut Street.

N. RAVOLD, 707, NORTH FOURTH STREET, ST. LOUIS, MO. DESSINATEUR en Broderies, Soutaches et Monogrammes. SPECIALITE POUR LAVETTES D'ENFANTS et articles de Broderies, tels que: SOIES, SOUTACHES, COTONS, LAINES, ZEPHIRS, CANEVAS.

MODOC DE MAAGBITTER. Ce Grand Remède Botanique, récemment introduit sur le marché, et hautement recommandé par tous ceux qui en ont fait un essai loyal, est actuellement sans rival dans tous les cas de débilité générale, de dyspepsie, crampes, coliques, diarrhée, insomnie, impureté du sang, et des maladies des femmes en général.—Dose—Une ou deux cuillerées avant chaque repas.

PENSION FRANCAISE ETABLIE EN 1860. FRANCOIS SIMON PROPRIETAIRE. 310 South Main Street. St. Louis, Mo.

MOUND CITY WHITE LEAD AND COLOR WOKRS. LEON BOUCHER & Cie., Successeurs de BOUCHER & WOLKEWITZ, FABRICANTS DE Blanc de Ceruse, Peinture, Mastie ZINC, COULEURS DE TOUTES SORTES, ET MARCHANDS DE VERNIS, VITRES, HUILES, BROSSES, PINCEAUX.

WM. SURBLED, Tailleur, Teinturier et Degraisser. ACHETE VIEUX ET ECHANGE LES HABITS NEUFS ET D'OCCASION No. 2 Sixth Street. N. E. Cor. Market

MAISON FRANCAISE. CASINO. RESTAURANT ET SALON. TABLE D'HOTE. 117 SOUTH FOURTH ST. Leon Schuler Prop.

RIVOIRE & MOREAU, IMPORTATEURS ET MARCHANDS DE Vins Français et Americains COGNACS, HUILE D'OLIVE. Spécialité de Liqueurs Americaines et Etrangères 612 SPRUCE STREET, ST. LOUIS. On delivre a Domicile.

MAISON FRANCAISE, S. E. Cor. Myrtle & Sixth streets. Vins, Liqueurs et Cigares de premier choix. Billard Américain.—Un Restaurant est attaché à l'établissement. J. B. Lamotte Prop.

M. MATHIS F. MALLEMAND FERBLANTIER-CHAUDRONNIER, NOTAIRE PUBLIC. 1023 North Seventh st. 410 N. Third Street.

LE MEILLEUR AU MONDE! SOMMIER ELASTIQUE DE DOWELL. 140 Ressorts. Les Médecins le Recommandent. Ne produit AUCUN BRUIT.

WOVEN WIRE. Est supérieur à tous les sommiers du monde entier. Choisissez un comité de trois médecins, et s'ils ne rendent pas un jugement favorable au "Sommer Powell," nous donnerons \$100 à la caisse des pauvres. REGOMMENDATIONS. Tous nos lits sont fournis avec le Sommer Powell, et nous les recommandons au public en général. L. A. PRATT, Prop. Barnum's Hotel. C. THATCHER, Vermont House. J. H. HUSTON, European Hotel.

JOHN BLOCH Marchand de VINS ET LIQUEURS 125 SPRUCE STREET. Entre Main et Second. ON ACHETE ET VEND LES BILLETS DE CHEMINS DE FER D'OCCASION Chez Mantz & Elder 308 NORTH O. THURST

JOHN BLOCH Marchand de VINS ET LIQUEURS 125 SPRUCE STREET. Entre Main et Second. ON ACHETE ET VEND LES BILLETS DE CHEMINS DE FER D'OCCASION Chez Mantz & Elder 308 NORTH O. THURST

